

LES LIVRES

ANDRÉ ROUSSEAU : *Ames et visages du XX^e siècle*, 1 vol. (Bernard Grasset). — LÉON PIERRE-QUINT : *André Gide, sa vie, son œuvre*, 1 vol. (Librairie Stock). — RENÉ SCHWOB : *le Vrai drame d'André Gide*, 1 vol. (Bernard Grasset). — ANDRÉ GIDE : *Œuvres complètes*, édition augmentée de textes inédits, établie par L. MARTIN-CHAUFFIER, 2 vol. (N.R.F.). — HUBERT FABUREAU : *Guillaume Apollinaire*, 1 vol. (Nouvelle Revue critique). — JOHN CHARPENTIER : *Estuanič*, 1 vol. (Librairie Firmin-Didot, « Visages contemporains »). — FRANCIS GARCO : *Paul Bourget*, 1 vol. (Librairie Félix Alcan, « les Quarante »).

M. André Rousseau a tous les dons qu'on exige du bon critique, sauf peut-être celui d'aimer les lettres pour elles-mêmes. Il compose fermement ses études, il écrit avec brillant et solidité; il analyse fort bien, il marque plus de goût encore pour la synthèse. Enfin, comme il dénonce dans sa préface dédiée à M. Paul Bourget « l'anarchie de la critique dilettante », il n'a aucun respect-humain à se poser en doctrinaire. Les mânes de Brunetière seraient contents si justement ce jeune successeur ne militait dans un camp où son ombre n'est pas précisément vénérée. M. André Rousseau appartient en effet à l'école monarchiste et quand il condamne le monde moderne, le goût moderne, la crise des esprits, la faiblesse des cœurs, ses jugements risqueraient de rester un peu obscurs si on ne savait que tout cela signifie le régime républicain...

Comme il n'arbore pas ostensiblement sa bannière, l'équivoque est sensible à des lecteurs ingénus. On s'étonne de le voir sans cesse qui en appelle à de grands principes sans les définir nettement. On se demande aussi pourquoi il lance d'énormes pavés sur des moucheron, ce qui ne les écrase pas toujours, et pourquoi il prend au sérieux tant de symptômes bien anodins de notre décadence. Comme à plusieurs autres écrivains de son bord, M. Henri Massis ou M. Gonzague Truc, par exemple, on a envie de lui demander plus d'audace. Au nom de quoi parle-t-il ? Est-ce de la foi chrétienne, de la théologie ? Bien que les laïques y aient mauvaise grâce, ce serait très beau : mais on sait que le malheur des temps autorise très peu les penseurs d'Action française à confondre leur cause avec celle de l'Eglise. Il nous dira (p. 176) qu'il défend la ci-

vilisation, l'humanisme éternel, la vraie notion de l'homme. C'est mettre bien commodément le droit de son côté. Il nous assure que les penseurs dignes de ce nom forment « une sorte de tiers ordre » reconnu comme ami et auxiliaire par le catholicisme. Et de nommer Virgile, Aristote, Buffon, Hippocrate (p. 177) moins compromettants à citer que M. Charles Maurras. En face il y a Luther, Rousseau, Descartes (tout au moins tant que M. Maritain ne l'a pas remis en grâce par sa disgrâce même); et tous ces gens-là sont censés les ennemis de l'Occident, de l'esprit, de l'art peut-être. Si on lui répond qu'il existe peut-être un ordre nouveau, il nous répliquera : « Ce n'est apparemment qu'un désordre vieux de quatre siècles, mais singulièrement aggravé aujourd'hui. » (p. 197.) D'où il suit que le désordre régnait déjà sous Louis le Grand et même sous François I^{er}. C'est assez consolant.

Mais il ne faut pas de ces postulats un peu durs tirer contre M. André Rousseau des préventions aussi fortes que les siennes. La critique est une création, un art. Tous les points de vue y sont utiles et féconds. Il suffit que celui qui l'exerce ait une personnalité, ce qui est le cas de notre auteur. Remarquons toutefois que sa critique est presque toujours fondée sur des motifs extrinsèques : il ne juge les écrivains qu'à la lumière de vérités étrangères à la littérature, et à ceci près qu'il n'est pas du côté du pouvoir établi, il fait songer à ses confrères russes qui étudient le moindre poète ou le moindre romancier dans leurs rapports avec le matérialisme historique ou la dialectique hégélienne. C'est un exercice très tonique, très divertissant, un peu vain. A quoi servirait-il ? A renverser la démocratie ? Je n'ose y compter. A quoi donc ? A convertir les sceptiques ? Voire. A fortifier la conviction des partisans ? Nous y voilà; car le parti monarchiste est aujourd'hui un parti essentiellement littéraire. Son existence met de la couleur et de l'animation dans notre microcosme, et s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Il y a dans *Ames et visages du XX^e siècle* cent exemples curieux de la bouderie systématique que M. André Rousseau nourrit contre le monde moderne, où l'on fomenté, paraît-il, « la destruction du personnage humain issu de la triple tradition grecque, romaine et chrétienne ». Dans une exégèse savante de M. Roland Dorgelès, de la philosophie qu'il lui prête gratuitement (il avoue cette gratuité p. 33) ou du manque de philosophie qu'il lui reproche, on voit cette phrase assez drôle sur la dernière guerre : « *L'aventure ne pouvait inspirer ni l'Ode à la Colonne ni l'Ode pour la prise de Namur. Elle s'est exprimée dans les Croix de bois.* » Voilà une étrange comparaison entre des genres si opposés et des réalités si différentes ! Qui sait de quel ton, si Hugo et Boileau avaient été des soldats et non des pantoufflards, ils eussent écrit leurs poèmes ? Et après tout je ne suis pas si persuadé que l'état monarchique ait suffi à faire de l'*Ode pour la prise*

ion de **Nanbu** chef-d'œuvre de notre civilisation.

Presque tous les jugements de M. André Rousseaux sur les contemporains qu'il aime ou qu'il n'aime guère participent peu ou prou de la désolation que lui inspire l'époque. Les méchants écrits le sont parce qu'ils sont de ce siècle; les bons seraient meilleurs s'ils n'en étaient point... Bien que curieux de tout et parfois d'une attention surprenante à des écrivains secondaires, notre critique ne cède jamais à la sympathie ou à l'admiration désintéressée. Vécût-il dans un éden, il se lamenterait encore; son bonheur serait à l'ombre des mancenilliers. Aussi son esprit chagrin a-t-il une prédilection pour les gens qui portent la malédiction sur la terre. M. Georges Bernanos est peut-être dans *Ames et visages* le seul à qui il décerne le titre de grand : il est vrai qu'il, depuis que l'article fut écrit, M. Bernanos a vu son étoile pâlir dans le parti des Lys; il a perdu son génie, et on s'est même avisé qu'il était un fumeux romantique. Ce n'est pas douteux : c'est dans cette espèce d'illuminés que le dix-septième siècle recrutait des hérétiques et des régicides qui allaient brûler en place de Grève...

En sorte que le recueil d'études de M. André Rousseaux, privé même de cet élément positif, apparaît un peu plus négatif qu'il ne faudrait. Les chapitres sur Valéry, sur Jules Romains, sur Laetzel, sont vraiment pleins d'injustice. Tout s'y passe comme si ces auteurs n'avaient pas une valeur irréductible, une valeur en soi, le talent. Les pages sur M. Georges Duhamel sont les mieux venues de toutes, et même spirituelles : on ne lui reproche en somme que de n'être pas Bossuet, Racine ou saint Thomas. La hantise des grands genres défunts est en effet aussi sensible dans le livre que le regret des régimes abolis. Tout serait bien si nous faisions des tragédies et des épopées, ce qui ne saurait manquer si la démocratie tombait en poussière, et si nous reprenions une juste conception de l'homme. Alors M. Mauriac ne serait plus un adolescent prolongé, « M. Cocteau ne serait plus une intelligence pervertie », M. Henri Pourrat ne serait pas suspect de naturalisme, M. Paul Morand ne proposerait plus aux mortels l'agitation et le cosmopolitisme, M. Giono et M. Chamson ne seraient peut-être plus huguenots et il y aurait des chèvres-pieds dans les prés où « paissait la vache à Colas ». A ce propos, il faut noter (p. 64) que M. Rousseaux traite M. Ramuz d'« auteur catholique ». Je crois que c'est une erreur de fait... Mais en attendant que l'univers ait repris son aplomb (qu'il n'a d'ailleurs jamais eu, que l'on sache), les travaux d'une critique doctrinaire sont fort utiles à l'esprit. Ils font penser, et quand ils n'inspirent pas trop de dédain pour la littérature, ils peuvent faire lire. *Ames et visages* reste un livre robuste, du plus grand intérêt, et un exercice amusant dans sa gravité et dans son inutilité salutaire.

Comme M. André Rousseaux n'a pas cherché à étudier par méthode les principaux écrivains

du temps, mais bien à faire des sondages, on ne peut lui reprocher d'avoir négligé M. André Gide. Une sorte de jubilé de ce dernier se célèbre en cette saison : deux tomes de ses *Oeuvres complètes* paraissent en édition définitive, où l'ordre chronologique rassemble les plus anciens ouvrages, des fragments de lettres et de Journal. Les études d'ensemble se multiplient à son sujet. Celle de M. Léon Pierre-Quint est très importante et rejoindra en tête de sa bibliographie les livres de M. René Lalou et de M. Ramon Fernandez. La part biographique y est considérable, si minutieuse qu'on sourira parfois du sérieux avec lequel sont rappelés de menus incidents littéraires, querelles de revues, rivalités de chapelles, etc...

M. Gide n'est pas un très bon sujet d'observation tant il est ondoyant et divers. « Je ne sais jamais ce que je crois que je suis, a-t-il dit quelque part, et cela varie sans cesse. » Que pense-t-il au fond des commentateurs qui veulent le réduire à l'unité, ou du moins montrer une courbe nette dans sa carrière? N'importe, son histoire reste très instructive : d'abord elle représente la victoire du clan des esthètes, de l'avant-garde sur la littérature séculière et commerciale. Elle témoigne aussi la misère profonde d'une existence d'homme oisif, trop occupé de rechercher « sa » vérité et son bonheur en dehors de la société. Enfin elle montre à merveille que l'immoralisme est, quoi qu'on puisse dire, lié à des tares physiologiques où l'on ne doit pas trouver du ridicule, parce que la maladie est toujours respectable... M. Léon Pierre-Quint n'a pourtant pas échappé (pp. 51, 61, 83, 286) au risque d'écrire certaines lignes où le sens social, précisément, qui engendre le sens comique, amènera des réactions. Il a d'autre part fort bien critiqué (III, 4) les théories les plus subversives de son héros en fait de morale sexuelle.

Mais ce qui ressort le plus évidemment de tout son livre qui est apologétique, et qui fait songer au nouveau Xénophon d'un autre Socrate, c'est que la philosophie de M. Gide, savoir la valeur générale de ses idées, est très inférieure à son exemple particulier. Il n'y a pas de morale individualiste, Auguste Comte et Bergson se rencontrent sur ce point. Vue de près, la révolte contre les cadres anciens de la morale est toujours laide, sottise, lâche, alors que de loin l'homme de lettres peut la rêver sublimée et belle. Allez un peu voir aux assises les exemples de beaux criminels ou de nietzschéens, de gidien, si on veut : immanquablement des imbéciles ou de pauvres bougres! La douceur, la probité, le respect des faibles, et la pureté même, sont des vertus plus difficiles, plus esthétiques que leur contraire. Il faut être un obsédé, un pervers, un hors-nature pour le nier; c'est-à-dire un de ces écrivains à qui la masse de leurs semblables est plus inconnue qu'à un ingénieur ou à un officier... Lorsque M. Léon Pierre-Quint traite Gide en « réformateur moral » et assure que « sa pensée ne cesse de progresser », je ne le suis point. L'échec morose de cette réforme, la va-

on
tré
é-
u-
ce,
us
et
lin-
sa
de
Y
ra
de
es,
r-
ne
-il
ue
u-
er
le,
lle
de
n-
o-
c-
ur
à
on
ou
ue
on
il,
es
le
u-
es
le
le
ut
re
le,
ès
a
le
le
la
rs
u-
es
le
n-
u-
it-
us
e.
s-
es
st
fi-
le
sa
is
a-

nité de cette inquiétude font d'ailleurs le pathétique du cas.

M. Léon Pierre-Quint a exposé le cas en question avec une rigueur d'exposition et une netteté d'analyse qui le rangent parmi nos excellents critiques. La partie de son livre consacrée à *la Morale* contient des chapitres à l'envi remarquables. Joignez que la bibliographie qu'il fournit de son auteur pourra rendre de grands services au public, surtout en ce qui concerne l'étranger. L'étude est si bien classée et composée qu'elle semble exhaustive. On ne pourra se passer d'elle désormais.

J'aurais voulu en dire autant de celle que M. René Schwob appelle *le Vrai drame d'André Gide*. Elle est copieuse et appliquée, mais vraiment trop obscure; et il est permis au lecteur le plus attentif de ne rien comprendre au plan qui y préside, malgré des titres de chapitres, qui sont du genre métaphorique, le pire de tous en l'espèce. On ne devrait pas oublier que la critique est faite pour simplifier, clarifier son objet, le rendre accessible: or la figure morale de M. André Gide, le livre une fois refermé, devient absolument caligineuse... Ce n'est pas que M. René Schwob n'ait beaucoup de talent, d'intuition et un grand souci des réalités spirituelles. Ses formules, parfois heureuses, sont trop dispersées et finissent par s'annuler. En outre, le volume contient des allusions excessivement subtiles à des exégètes qu'on ne cite pas, à des détails d'histoire littéraire que tout honnête homme ne sait pas forcément.

M. René Schwob applique à comprendre, ou plutôt à envelopper André Gide une grande charité catholique, une grande foi et une grande espérance. Ces vertus théologiques ne déterminent pas forcément la bonne méthode et la clarté. Pour l'auteur, le père des *Faux monnaieurs* est un chrétien qui s'ignore, qui résiste, un élu traqué qui fait figure de damné. Au moins c'est ce que j'ai cru saisir. L'œuvre serait une sorte de tentative d'évasion, d'images illusoire d'une liberté impossible, et la musique du style laisserait discerner « un long sanglot ». La pensée entièrement affranchie, le corps entièrement maître de ses joies, l'être individuel considéré comme un absolu, telles sont les chimères que poursuivrait M. Gide. Son commentateur le démontre avec surabondance, mais non sans replis tortueux: le livre reste touchant et émouvant, sous sa gangue ésotérique. Il ne manque à M. René Schwob que de considérer les devoirs du critique comme moins contradictoires à ceux du journaliste et du vulgarisateur.

M. Hubert Fabureau nous donne sur *Guillaume Apollinaire* l'étude la plus complète et la plus concise que je connaisse, en dehors des souvenirs de M. André Billy et de quelques numéros spéciaux de revues. On se rendra compte très vite que l'auteur a beaucoup de goût, car tout ce qu'il cite est de premier ordre, et Dieu sait s'il est difficile de puiser dans l'œuvre inégale du ci-devant « Poète assas-

siné » ! Il juge très sévèrement la prose, et il a bien raison, en somme. D'ailleurs, l'œuvre de Guillaume Apollinaire aura forcément moins d'action que sa personne même, dont le fantôme pâlit peu à peu. Son histoire est d'autant plus nécessaire à connaître; elle a beaucoup de pittoresque anecdotique, elle est brève, héroïque en somme. Un peu de Légende dorée pour Montparnasse...

M. Fabureau explique à merveille quelle importance eut Apollinaire dans la constitution des doctrines « futuristes », qui ont encore du crédit en certains pays, même du crédit officiel; il montre aussi la genèse d'un snobisme qui, du jour où il passa de la Rive gauche à la Rive droite, fut en mesure de conquérir le monde entier. Il y a vingt ans, à la *Closerie*, on était loin de prévoir ce succès, qui ne s'opéra qu'à la faveur d'une guerre et de grosses transformations sociales... Enfin, la critique distingue très bien les éléments divers qu'offre la personne d'Apollinaire: un mysticisme assez sincère, un mystificateur de la lignée de Jarry, un goût sincère des poèmes populaires, et ce bovarysme qui soutient les bohèmes, comme l'inspiration soutient les lyriques...

Le livre de M. John Charpentier s'appelle *Estaurié* tout court, ce qui marque déjà que l'éminent académicien est traité en grand homme. En effet, l'apologie y est presque sans nuances. On trouve heureusement des informations utiles sur la vie et la carrière de M. Edouard Estaurié, des analyses très complètes de ses ouvrages. Le critique rend compte avec adresse de l'inspiration sentimentale et vaguement religieuse qui se retrouve dans tous ces romans. Il rappelle fort à propos l'expression de Robert de Flers: « Vous bétonnez le mystère. » Quant à savoir de quoi est fait ce pesant béton, cela ressortirait à la critique esthétique, qui décidément n'est plus guère en faveur!... Dans son chapitre sur *l'Artiste*, M. John Charpentier tenté une détermination dangereuse de la platitude, comme si la forme était surajoutée à la matière, et comme si un style n'était avant tout une vision du monde, une façon neuve de maîtriser la réalité...

M. Francis Carco consacre à *M. Paul Bourget* une plaquette succincte, qui sert à présenter des documents académiques. Il nous rappelle qu'il nourrit la plus respectueuse amitié et la plus noble admiration pour l'œuvre et la personne de son patron. Ces pages ont une valeur de confession, et en ont aussi le ton; c'est-à-dire qu'elles sont pleines de réserve et de prudence. Les éloges moraux y abondent: eurythmie, noblesse, amour, désintéressement... On ne saurait démêler dans ces pages un peu obscures qu'une donnée certaine, dont nous nous félicitons: à savoir que M. Paul Bourget exerce un grand prestige sur M. Francis Carco.

ANDRÉ THÉRIÈRE.